

Cependant, bien qu'il eût la ferme volonté de n'agir qu'avec une extrême prudence, il ne crut pas devoir se contenter des renseignements donnés par la marquise de Neuville et recueillis, d'autre part, par l'inspecteur de police Mouillon. Il fit lui-même son enquête et se livra à de nombreuses investigations. Mais José Basco était un coquin d'une rare habileté ; il avait su prendre de telles précautions et s'entourer si bien de mesures de sûreté, qu'il fut impossible à Morlot de découvrir autre chose que ce qu'il savait.

Il vit les trois principaux créanciers du comte de Montgarin. Ceux-ci, prévenus sans doute par le Portugais, pensèrent que le marquis de Coulange, agissant comme un bon père de famille, leur faisait demander des renseignements sur le fiancé de sa fille. Ayant intérêt, d'ailleurs, à ne pas nuire au comte de Montgarin, ils firent à peu près la même réponse à Morlot.

— « Nous avons été en relations avec M. le comte de Montgarin il y a quelques années et nous n'avons qu'à nous louer de lui. Il serait à souhaiter que tous les fils de famille lui ressemblassent. Nous lui avons prêté d'assez fortes sommes. Et il a toujours rempli fidèlement ses engagements. Il nous devait encore, il y a quelques mois, mais nous avons été intégralement payés par son cousin, M. le comte de Rogas. »

On comprend que de semblables paroles devaient dérouter Morlot. Mais il était tenace dans ses idées ; malgré tout il persistait à croire que le comte de Rogas était un des complices de Sosthène de Perny.

Enfin, ce Portugais qui passait pour être millionnaire, était-il réellement comte de Rogas ?

C'était une chose essentielle à savoir. Morlot se présenta donc un jour à la légation de Portugal. Le ministre était absent, il fut reçu par un des secrétaires.

— Monsieur, lui dit Morlot, c'est une mission bien délicate et secrète que j'ai l'honneur de remplir auprès de vous. Une famille française des plus honorables désire avoir des renseignements sur une famille portugaise, la famille de Rogas.

— La maison de Rogas, répondit le secrétaire, compte parmi les plus illustres de Portugal : les Rogas ont rendu de grands services à mon pays. Mais nul mieux qu'un membre de sa famille, justement honorée, ne pourrait vous fournir les renseignements que vous me demandez. Cela vous serait facile, car vous pourriez vous adresser à M. le comte de Rogas lui-même, qui est actuellement à Paris.

— Ah ! fit Morlot jouant la surprise, M. le comte de Rogas est à Paris ?

— Depuis quelque temps déjà.

— Pardon, monsieur, est-il indiscret de vous demander si vous connaissez personnellement M. le comte de Rogas ?

— Nullement, monsieur. Je connais personnellement M. le comte de Rogas, et j'ai quelquefois le plaisir de le voir ici.

Morlot était très ému.

— Vous m'avez donné un excellent conseil, monsieur, dit-il, je vous remercie ; si on le juge nécessaire, j'aurai l'honneur de faire une visite à M. le comte de Rogas. Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner son adresse ?

Le secrétaire ouvrit un cahier, chercha un instant et répondit :

— M. le comte de Rogas demeure chez son parent, M. le comte de Montgarin, rue d'Astorg.

— Merci, monsieur, dit tranquillement Morlot.

Cependant il venait d'éprouver une déception.

Quand le secrétaire lui avait dit qu'il connaissait personnellement le comte de Rogas, il s'était tout de suite imaginé qu'il s'agissait d'un autre personnage que l'homme suspect, dans lequel il voulait voir un complice de Sosthène de Perny.

Il n'avait plus rien à demander. Il se leva, salua le secrétaire et se retira.

— Ah ! ça, pensa-t-il, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Est-ce que je n'ai plus de jugement ? Est-ce que je manque de conception ? Pourtant, je l'ai vu, ce comte de Rogas, je l'ai vu ! Non, non, je n'ai pu me tromper à ce point. ... C'est le comte de Rogas ! soit, je le veux bien. Mais j'ai ma conviction et personne ne la trahira : tout comte qu'il est, cet homme est un affreux scélérat !

Morlot couchait rarement rue Rousselet ; mais il déjeunait et dînait assez régulièrement avec Gabrielle. Celle-ci allait chaque jour à l'hôtel de Coulange, Morlot pouvait correspondre facilement avec Jardel sans faire soupçonner sa présence à Paris.

En sortant de la légation de Portugal, Morlot se dirigea vers la rue Rousselet, tout en se livrant à ses réflexions. Il y arriva vers cinq heures. Gabrielle était rentrée depuis un instant.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? dit Gabrielle. Je vois que vous n'êtes pas content, je connais depuis longtemps ce mouvement de vos sourcils et ces plis sur votre front.

— Ah ! ne m'en parlez pas, Gabrielle, j'enrage : Au lieu d'avancer, je recule.

— Vous voulez aller trop vite, mon ami ; rappelez-vous votre patience d'autrefois.

— Vous avez raison, je ne devrais pas oublier que pendant sept

longues années... Mais que voulez-vous, je ne puis pas changer ma nature. Quand je me vois impuissant, tout mon sang bout dans mes veines, et ce que j'éprouve est une véritable torture. Tenez, Gabrielle, parlons d'autre chose. Il n'y a rien de nouveau à l'hôtel de Coulange ?

— Rien. Le marquis ne se ressent plus de sa chute ; la marquise est toujours fort triste ; pourtant elle est tranquille depuis que Jardel est là ; celui-ci joue parfaitement son rôle, et le marquis l'a déjà pris en amitié.

— Et M. le comte de Montgarin ?

— On le considère absolument comme s'il était déjà le mari de Maximilienne. Je ne vous ai pas dit que le marquis avait eu l'intention d'avancer les deux mariages, mais Maximilienne et Eugène ont déclaré qu'ils voulaient attendre jusqu'à l'époque qui a été antérieurement fixée.

— Ah ils ont bien fait ! s'écria Morlot, dont le regard avait des lueurs étranges.

— C'est après demain que la famille part pour Coulange, reprit Gabrielle ; M. de Montgarin ira les rejoindre dans quelques jours.

— Avec son cousin, le comte de Rogas ?

— Non, M. de Rogas n'a pu accepter l'invitation qui lui a été faite ; des affaires importantes réclament sa présence à Lisbonne.

— Naturellement, Gabrielle, vous partez avec madame la marquise ?

— Non, répondit-elle, je reste à Paris pour être près de vous. D'ailleurs, ma présence n'est pas utile à Coulange ; et puis je ne pourrais pas rester longtemps au château ; M. de Sisterne doit y passer presque toute la saison avec sa sœur et sa nièce. Qui sait, mon ami, vous aurez peut-être besoin de moi ? Oui, je puis vous servir, ne serait-ce qu'en vous intruisant de ce qui se passera à l'hôtel de Coulange en l'absence des maîtres.

— Vous avez raison, Gabrielle, vous faites bien de rester.

— Au mois de juillet, si c'est possible, nous irons voir Mélanie ensemble ; et alors, si vous croyez ne plus avoir besoin de moi à Paris, je resterai à Chesnel.

Morlot resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant brusquement :

— Gabrielle, dit-il, c'est entendu, au mois de juillet, plus tôt peut-être, nous irons voir Mélanie. Mais je ne resterai que deux ou trois jours à Chesnel et je vous y laisserai.

— Vous savez donc que vous serez forcé de revenir si vite à Paris ?

— Gabrielle, je ne reviendrai pas immédiatement à Paris.

— Où donc irez-vous ?

Les yeux de Morlot brillèrent comme des tisons.

— J'irai faire un voyage d'agrément en Portugal, répondit-il.

XVIII

Transportons-nous à Montmartre et entrons dans la mesure qui sert de repaire à Sosthène de Perny et à Armand Des Grolles. Dix heures viennent de sonner.

Sosthène et Armand sont assis à une table, en face l'un de l'autre. La lumière d'une lampe les éclaire. Les persiennes de la fenêtre fermées et un épais rideau de cretonne interceptent la lumière, de sorte qu'on pourrait croire la vieille maison inhabitée.

Il y a sur la table deux verres et plusieurs bouteilles qui contiennent des liqueurs fortes. Dans le verre de Des Grolles il y a de l'eau-de-vie, celui de Sosthène est vide. Sosthène a le teint animé, de la bave aux lèvres, et ses yeux ont un éclat singulier. C'est l'effet produit par l'alcool, dont les vapeurs lui montent à la tête. Sosthène trouve que l'existence qu'il mène à Paris est affreusement monotone ; pour échapper à l'ennui, il boit. Il se couche rarement sans être en état d'ivresse. L'abus des liqueurs lui donne des rêves bizarres dans lesquels il savoure la plupart des jouissances qui lui sont défendues. C'est ainsi que, pour lui, le rêve de l'ivresse devient la réalité.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à Des Grolles.

— Bientôt dix heures.

— Ah ! comme les jours sont longs ?

Il s'étira les bras en bâillant à se démancher la mâchoire.

— Et ils se ressemblent tous, reprit-il d'une voix sourde. Quand je pense que je suis à Paris, la ville de tous les plaisirs ! ... Des Grolles, je m'ennuie à mourir ! Toi, au moins, tu vas, tu viens, tu peux descendre vers les boulevards. Moi, parce que je puis être rencontré, reconnu, je suis obligé de rester enfermé ici comme un rat dans son trou. Des Grolles, est-ce que tu ne t'embêtes pas, toi ? Les jours, les semaines, les mois se passent et nous ne sommes pas plus avancés que le jour où nous avons débarqué au Havre.

— Pourtant, tu ne peux pas dire que l'affaire est mal conduite.

— Je n'en sais rien. Assurément, José est adroit, mais il manque d'audace.

— Il est prudent, voilà tout. Il prend ses précautions et il a raison, car il sait qu'il faudrait peu de chose pour compromettre l'affaire.